

Albert Memmi
Portrait d'un humaniste

Francine Bordeleau

Numéro 45, septembre–octobre–novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19942ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1991). Albert Memmi : portrait d'un humaniste. *Nuit blanche*, (45), 52–53.

Albert Memmi

Portrait d'un humaniste

C'est à lui que l'on doit la définition du racisme dans l'Encyclopedia Universalis. On lui doit également, entre autres livres marquants, Portrait du colonisé, un essai paru en 1957 qui devait faire ici un malheur. Plus de 30 ans après, l'écrivain tunisien continue de traquer l'intolérance, la domination, l'oppression.

Pour Albert Memmi, la domination, la dépendance, le racisme sont des problèmes sans fin, d'une actualité toujours criante. « Mes idées avancent doucement, dit-il, et je ne suis pas pressé. Faut pas être pressé. »

Tunisien, « donc colonisé », et juif de surcroît, Memmi a d'abord écrit *Portrait du colonisé* pour se comprendre lui-même ; il a ensuite constaté que tous les aspects de sa vie étaient affectés par sa condition.

Cet essai a largement débordé le cadre de l'expérience personnelle pour décrire les liens qui unissent, « dans un duo inexorable », le colonisé et le colonisateur. « Pour que le colonisateur soit complètement le maître, il ne suffit pas qu'il le soit objectivement, il faut encore qu'il croie à sa légitimité ; et, pour que cette légitimité soit entière, il ne suffit pas que le colonisé soit objectivement esclave, il est nécessaire qu'il s'accepte tel. En somme le colonisateur doit être reconnu par le colonisé », a ainsi écrit Memmi.

En décrivant ces liens, il a en fait décrit le monde. Un monde encore et toujours aux prises avec les mêmes inégalités fondamentales, et qui tournent autour des mots « racisme », « colonisé », « dépendance ».

Professeur de sociologie dans une université parisienne et fondateur

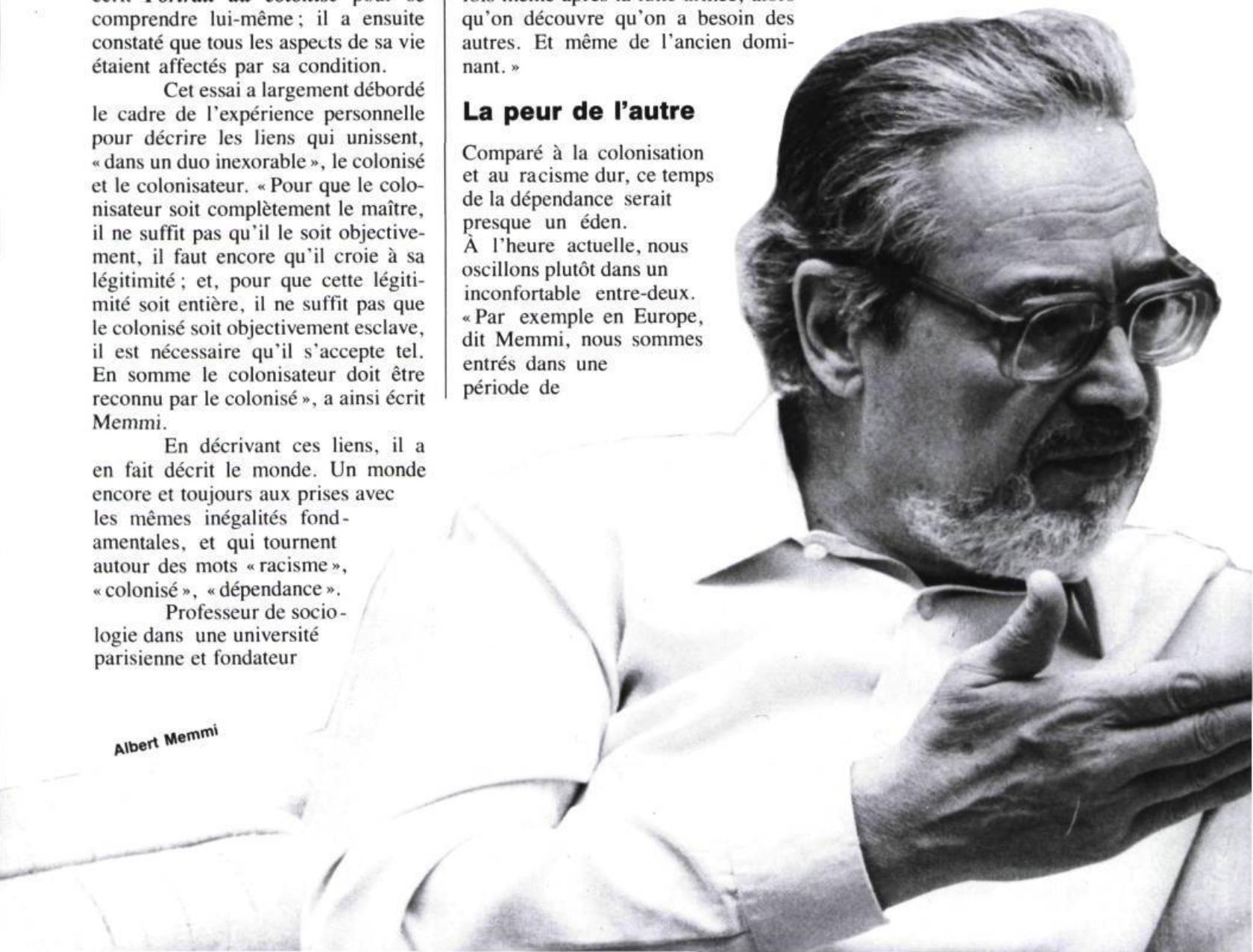
de l'Association des intellectuels juifs laïcs de France, Memmi dirige aujourd'hui une centre d'études sur la dépendance. La dépendance, c'est « le lien, fondé sur la satisfaction de besoins réciproques, qui se crée entre les individus et les groupes. Le temps de la dépendance réciproque, c'est celui qui survient après la révolte, parfois même après la lutte armée, alors qu'on découvre qu'on a besoin des autres. Et même de l'ancien dominant. »

La peur de l'autre

Comparé à la colonisation et au racisme dur, ce temps de la dépendance serait presque un éden. À l'heure actuelle, nous oscillons plutôt dans un inconfortable entre-deux. « Par exemple en Europe, dit Memmi, nous sommes entrés dans une période de

dépendance réciproque entre les nations européennes. Je pense que nous nous dirigeons, plus ou moins rapidement, vers une loi commune et j'en suis ravi parce que ça permettra d'économiser, dans un certain nombre de cas, la phase violente. La phase violente, c'était la seule solution : comme les gens étaient dominés, ils

Albert Memmi



n'avaient pas d'autre solution que de casser la baraque. Ce que je me demande actuellement, c'est jusqu'à quel point on peut, par une loi commune, dépasser et économiser la phase de la violence.»

Il y a malheureusement des foyers de résistance. Pendant qu'elle se dirige vers cette «loi commune», l'Europe doit notamment faire face à une résurgence de l'antisémitisme. «L'antisémitisme et l'intégrisme, opine Memmi. Certaines gens essaieront toujours de reconquérir le terrain perdu au cours de l'Histoire. On le voit en Pologne, alors que l'Europe a par ailleurs eu un mal fou à séparer le profane du sacré. En outre, l'extrême-droite utilise la peur de l'autre pour mener une bagarre. C'est très facile de jouer sur cette peur de l'autre.»

La peur de l'autre, c'est la clef de voûte du racisme. Pour Memmi, le racisme est un concept à deux étages. Premier étage : la peur d'autrui, ce que le sociologue appelle l'«hétérophobie». Devant ce qui est différent, la plupart des individus éprouvent une appréhension qui peut aller jusqu'à l'angoisse. Il s'agit au fond d'une réaction presque instinctive, que nous partageons avec les animaux. Pour faire cesser le sentiment d'étrangeté, de peur, l'animal devient agressif et montre les dents ; l'homme, malheureusement, fait parfois de même. «Mais ça se change, ou plutôt ça s'éduque. On peut expliquer aux gens que ce qui est différent n'est pas forcément un désastre.»

Le deuxième étage, c'est ce qu'on appelle d'habitude le racisme. «Le racisme est une construction théorique fallacieuse, élaborée à partir de sentiments très primaires et très simples, qui implique une généralisation définitive, explique Memmi. Tous les juifs sont des usuriers ou tous les Noirs sont de grands enfants, par exemple. Cette généralisation dé-

finitive nous donne la sécurité maximale, nous assure que d'éternité nous avons le pouvoir. Le racisme consiste en la totalisation des différences dévalorisantes pour la victime et valorisantes pour l'accusateur, et cette totalisation est profitable.

Humiliés et offensés

Le racisme tire parti de ce sentiment primaire qu'est l'hétérophobie. La colonisation, pour sa part, est «une entreprise socio-économique qui fait appel, pour se justifier, pour se légitimer, à une construction raciste. La colonisation n'est pas un produit du racisme, mais le racisme est l'alibi idéologique de toute colonisation. Du reste, vous trouvez dans toute colonisation une dévalorisation des colonisés et des dominés.»

Premier moment de la colonisation : l'acceptation. On admire le dominant. Dans ses textes sur les Noirs, Memmi a montré que Martin Luther King représentait le moment de l'admiration du Blanc, de la conciliation. Mais cette solution est rarement la bonne parce qu'elle s'accompagne d'une dévalorisation de soi. Second moment : celui de la révolte. Au lieu d'admirer le dominant, on commence à l'attaquer. Exemples : Malcolm X, qui a été lui aussi assassiné. Ou Nelson Mandela, qui a été terroriste. Enfin le troisième moment, pas encore évident : celui de la dépendance, de la reconnaissance de la dépendance.

Noir, juif, pauvre, femme, handicapé, étranger, nous sommes tous le colonisé ou le dominé de quelqu'un. Humaniste, Memmi écrit, dans *L'homme dominé* : «Il suffirait de rappeler, à n'importe qui, que l'humiliation, la souffrance et la révolte, sont à des degrés divers, sous des formes diverses, le lot de la très grande majorité d'entre nous, pour qu'il comprenne exactement de quoi il s'agit. Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte. Alors il admettra que le traitement infligé à l'étranger relève d'une conception encore barbare, primitive, des relations humaines, qui autorise à profiter d'une situation de force.»

Le support de la fiction

Connu pour ses essais et ses idées, Albert Memmi est aussi romancier et poète. *Le pharaon*, son dernier roman, est paru en 1988, et il traite de l'indépendance de la Tunisie. Le sociologue fait-il un lien entre son

œuvre théorique et ses récits de fiction ?

«Mes préoccupations sont les mêmes et elles s'expriment tantôt dans des romans, tantôt dans des essais, dit-il. L'essai a des avantages indéniables, il permet d'exprimer des idées, mais les idées ne me paraissent pas suffisantes pour exprimer la réalité du vécu humain. On a besoin, à ce moment-là, de l'imaginaire : parfois on ne peut s'exprimer qu'avec de l'imaginaire, ou même de la poésie. Faire appel à l'imaginaire permet de suggérer l'émotivité des gens, leurs souffrances, leurs difficultés, leurs déchirements.»

Memmi puise énormément dans son enfance tunisienne. Abordée de façon rationnelle, elle inspire des essais comme *Portrait du colonisé*, *Portrait d'un Juif*, *L'homme dominé*, *Le racisme*. Du reste, «dans l'essai théorique, j'accorde une importance capitale à l'expérience vécue. Quand mes étudiants ont une difficulté, lorsqu'ils ne comprennent pas un problème sociologique, je leur dis de retourner dans le réel. Vous voulez savoir ce qu'est un couple ? Commencez par interroger une femme et un homme, écoutez les gens, retournez à l'expérience vécue, toujours. Et je pense que ceux qui nient la part de vécu dans l'essai se trompent.»

De lui-même, Albert Memmi dira encore qu'il n'est ni un pur philosophe, ni un pur romancier, ni un pur sociologue. Mais un pur humaniste, très certainement, aujourd'hui préoccupé par la laïcité. «Le pape veut ré-évangéliser l'Europe, c'est complètement fou. Nous voulons attirer l'attention des dirigeants sur les dangers d'un retour des dimensions religieuses. La religion voile les problèmes en les transposant sur un mode mythique. Si vous dites que les juifs ont une mission donnée par Dieu ou que les musulmans ont une mission d'islamisation du monde, le conflit est insoluble parce qu'il devient mythique. Ce retour à l'intégrisme religieux, qui se produit dans les pays musulmans mais aussi en Europe de l'Est, est une régression.» ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

Quelques essais d'Albert Memmi : *Le racisme*, Gallimard, 1982 ; *La dépendance*, Gallimard, 1979 ; *L'homme dominé*, Gallimard, 1968 ; *La libération du Juif*, Gallimard, 1966 ; *Portrait d'un Juif*, Gallimard, 1962 ; *Portrait du colonisé*, Corrèa, 1957. Parmi ses récits, en plus de *Le pharaon*, Julliard, 1988, citons *Le désert*, Gallimard, 1977, et *Le scorpion*, Gallimard, 1969.

photo A.-M. Guérineau

